

**I**

# **La Basse-Coste**

**1518 -1523**



Le Var, serré vers l'amont et vers l'aval entre d'étroites clues, trouve en son cours médian un salubre apaisement : une vallée, par la main de Dieu élargie, qui offre des pâtures et des champs. Ses eaux lèchent des pinèdes pentues, des schistes grisâtres qui se défont sous le pas des mules, des langues de galets, de gigantesques éboulis. Quelques fermes sur des adrets adoucis abritent des foyers de vie. Un château hissé sur un rocher domine le confluent entre le fleuve et la Roudoule. Une cité sous la montagne aligne ses demeures, ses palais, ses églises, son hôpital à l'abri d'un rempart crénelé. Un vieux pont de pierre, aussi bossu que le dos d'un âne, la relie à une bourgade poussant ses maisons jusqu'à la paroissiale où officient les moines de Lérins. La route, qui jouxte son parvis file sous une porte fortifiée, enjambe le Var sur un pont de bois et grimpe vers un col conduisant, par la vallée de l'Estéron, à la Méditerranée.

Les montagnes qui enserrent la petite cité rappellent au voyageur la situation du lieu : un carrefour entre les Alpes et la mer, le Royaume et le Duché. Puget-Théniers depuis des siècles, est une étape obligée entre Nice et Guillaumes. Les artisans et commerçants bénéficient du passage des caravanes de mulets qui mènent le sel et les épices. Une enceinte fortifiée protège la population des vellétés du voisinage et de l'armée du roi François. Ce carrefour commercial avec ses murailles, ses tours et le château sur le rocher des Trénières, est une place frontalière qui verrouille un accès au duché de Savoie.

Les marchés qui se tiennent sur ses places attirent les vilains de la Roudoule, du Touët-de-Beuil, de Villars, de Guillaumes et d'Entrevaux, la rivale voisine. Ces rendez-vous commerciaux sont des aubaines pour les artisans, les aubergistes et la commune qui prélève la taille. Des chaudronniers, cordonniers, bourreliers, sabotiers placés sur la devanture des boutiques vantent, à tue-tête, la qualité de leur marchandise. Des écus, des florins, des ducats de Savoie transitent de main en main, de coffre en coffre sous le regard attentif des Juifs qui changent les monnaies et pratiquent l'usure.

Il n'y a plus, en ce jour de foire, de table libre à la Colombe. Les nobles personnes ont délié leurs bourses pour se faire servir de l'agneau, de la daube de sanglier, des pou-lardes.

— *On a gleysa le monestiers,*  
Sur l'église du monastère,  
*A una montayna mot gran,*  
Il y a une montagne très grande,  
*Qu'es pres del Poget de Rostagn,*  
Qui est près de Puget-Rostang,  
*Li montanya s'apella Dina,*  
La montagne s'appelle Dina.

Bathilde sert les clients en fredonnant *Sobre la Poget de Teniers*, un vieux refrain de Raymond Féraud. Elle chantonne ce qu'enfant elle a appris à la veillée : une suite de mots qui, par la beauté de leur agencement réjouissent les gueux penchés sur une terre ingrate. Elle soulève le couvercle d'une marmite, hume les senteurs, touille le navarin fumant puis sourit à son maître resté devant la cheminée.

— Nous avons du beau monde !  
L'aubergiste acquiesce en branlant la tête.  
— Hâte-toi de servir le juge !

La fille saisit une jatte fumante, la mène vers une table et la pose sous les onomatopées gourmandes. Elle connaît Bernard de Puget et le viguier ducal. Elle est heureuse de servir d'importants personnages ; cela lui donne l'impression de devenir, par une curieuse influence de proximité, une jeune dame. Elle dira, à ses parents, qu'elle connaît le juge et les regardera avec fierté du haut de ses quatorze ans.

L'aubergiste, affairé autour des marmites, lui désigne trois hommes qui trinquent en riant.

— Les frères Marquesan avec leur majordome... Il est rare de les voir par ici... C'est plutôt à Villars qu'ils aiment faire bombance. Sers-les ! Ne les fait pas attendre. Ils ne doivent pas raconter qu'ils ont été mal reçus.

Bathilde place des linges sur les poignées d'un pot, le soulève et le porte en serrant les dents. Elle le pose, à bout de force, sous le regard amusé des hommes puis s'éclipse pour échapper à leurs plaisanteries obscènes. Elle place un pichet sous la bonde d'un tonneau et l'emplit de vin en songeant à ce qu'elle racontera à ses parents lors de sa prochaine visite à Puget-Rostang. Elle dira qu'elle a vu Mathei Marquesan vêtu d'un pourpoint écarlate et d'une chemise garnie de dentelles. Elle leur dira aussi que son majordome porte attaché à la ceinture une dague longue et fine qui donne le frisson. Elle racontera ce qu'elle a vu, consciente de l'importance que ça lui donnera. Les nobles et les riches marchands lui font oublier qu'elle n'est qu'une vilaine de la Roudoule mise jeune à la besogne. C'est l'avantage que procure le service à la Colombe : aussi éreintant que le travail à la métairie mais ouvert sur le monde. Il la met à l'abri des remontrances familiales sur ses cheveux roux et des vilains qui la traitent de sorcière.

— La masca ! La sorcière !

Le mot lâché au détour d'un sentier, sur les berges du torrent, au lavoir, dans une venelle de Puget-Rostang, déclenche toujours une vision de flammes : les flammes d'un bûcher vers lequel on mène les filles aux cheveux de feu, les maîtresses des démons. Elle en tremble car elle a entendu parler des tortures infligées aux sorcières : on leur fait avouer qu'elles couchent avec le diable. Que n'avoue-t-on pas sous la torture ? Le greffier du tribunal lui a raconté que les suppliciés cèdent toujours ; ils avouent avant, sous l'emprise de la peur ou pendant, sous celle de la douleur. Comment résister aux fers rouges qui s'enfoncent dans les chairs ?

— N'aie pas peur, Bathilde.

C'est vers l'âge de six ans qu'elle a entendu, pour la première fois, prononcer son nom de baptême. C'est ainsi que l'appelait le curé de Puget-Rostang, par son véritable nom. Il ne l'a pas, comme les autres, nommé la Rouquine et cela lui a donné une nouvelle vision d'elle-même.

— Viens, Bathilde. Ne restes pas sous le porche. Entre dans la maison de Dieu.

C'est ainsi qu'il l'a apprivoisée pour déposer en elle la connaissance des Evangiles. Elle en a ressenti une seconde naissance. Des versets appris au cours des sermons, elle est capable d'en réciter des dizaines et de les commenter.

Elle abandonne brusquement son sourire. Elle affiche une moue désapprobatrice en voyant Polastri pousser le battant de la porte. Son beau visage se renfrogne. Cet homme n'est pas le bienvenu, il est nulle part le bienvenu entre Beuil et Puget-Théniers. Elle adresse un regard interrogateur à son maître qui hausse ostensiblement les épaules.

— Tu ne le sers que s'il a de l'argent.

Bathilde n'aime pas les voleurs. Elle n'aime pas Polastri avec sa gueule de mécréant ; elle se méfie de cet ancien majordome des Grimaldi toujours prompt à tirer avantage d'une situation. La vilaine cicatrice qui barre sa joue est due, paraît-il, à un rat qui l'aurait mordu durant son sommeil lorsqu'il était enfant mais allez donc savoir avec cet homme... N'aurait-il pas reçu un coup d'épée en punition d'une vilénie ? Elle pince les lèvres en songeant aux Evangiles : *Tu aimeras ton prochain comme toi-même*. Elle ne peut pas appliquer la Parole à Polastri. Elle n'est pas comme les Augustins qui pardonnent aux mécréants repentis. Repentis ? Est-ce bien certain ? Elle doute que ce vaurien se soit véritablement repenti des vols commis dans la baronnie de Beuil. Qui vole un jour, vole toujours ! Elle n'a pas vu les archers lui donner le fouet sur la place publique mais on lui a raconté la façon dont les lanières de cuir ont lacéré ses chairs. Elle a dit à ses parents d'un ton qu'elle voulait sévère :

— Polastri a reçu la punition qu'il méritait.

-0-

L'obscurité envahit lentement la Mescla, la vallée, les ubacs, les rues de la cité. Bathilde s'assied, fourbue, les bras ballants près de la cheminée. Son regard las parcourt le sol jonché de détritrus et les tables souillées, elle soupire. Son maître lui autorise une pose mais il faudra bientôt qu'elle nettoie la salle désertée. Une journée de foire est toujours épuisante : elle a épluché les légumes, puisé de l'eau, porté du bois, allumé le feu, plumé et embroché les volailles, servi, desservi, puisé encore de l'eau, nettoyé les pots, rangé les ustensiles. Elle aimerait, à présent, retrouver sa couche, tirer la couverture jusqu'au menton et baisser les paupières pour retourner vers ses phantasmes préférés. Elle en choisirait un qu'elle affectionne parmi d'autres : elle

imaginerait un homme entrer dans l'auberge et s'asseoir à une table pour se désaltérer. Il commanderait du vin de Villars et poserait sur elle un regard aimable. Il lui parlerait des pays qu'il a traversés, de la cité niçoise dans laquelle elle n'est jamais allée, il décrirait des lieux qui résonnent de façon magique à ses oreilles : Gênes, Florence, Rome. Elle se délecterait des descriptions que cet étranger ferait. C'est ainsi que leur idylle commencerait. Et après ? Comment serait cet homme que son cœur choisirait ? Il pourrait être brun avec un regard sombre ou blond avec des yeux très clairs. Elle ne sait pas encore.

Ses mains se crispent sur le manche du balai. Elle tend l'oreille pour percevoir la rumeur qui enfle dans la rue. Elle tourne la tête vers une personne entrée précipitamment.

— Au feu ! Il y a le feu à la Basse-Coste.

Elle lui jette un regard affolé.

— On a besoin de bras ! On a besoin des hommes et des femmes. Tous les hommes ! Toutes les femmes !

Son maître l'entraîne vers la rue où des lueurs rougeoyantes colorent le ciel et les façades. Il la tire vers le pont qui enjambe le Roudoule.

Elle écarquille les yeux face à la cité en feu : les vieilles demeures constituées de grandes charpentes de chêne appuyées sur des celliers voûtés, s'embrasent les unes après les autres. Les murs faits de hourdis de plâtre ou de torchis s'effondrent en entraînant planchers et toitures. La Basse-Coste, sur la rive droite du torrent est entrée dans la gueule du Léviathan ; le monstre la dévore à grands coups de crocs. Bathilde demeure pétrifiée sous son diabolique ricanement ; elle a peur du souffle brûlant. Elle pince les narines pour ne pas inhaler la nauséabonde odeur.

— Suis-moi !

Son maître lui saisit le bras. Il la pousse vers une file d'hommes et de femmes qui se passent, de main en main, des baquets emplis d'eau puisée dans le torrent. Son regard tétanisé abandonne les demeures enflammées ; il se pose sur le récipient qui vient à elle et qu'elle saisit. Vite ! Toujours plus vite ! La lutte contre le Léviathan commande de ne pas ménager sa peine. Elle saisit le baquet, le passe à sa voisine, attrape le suivant. Elle serre les poignées dans ses petites mains. La voilà à nouveau à la tâche.

Des flammes gigantesques illuminent les rues, le torrent, le rocher des Trénières. La chaleur pique son visage, ses mains, ses bras. Elle serre les dents et laisse des larmes couler de ses yeux irrités. Elle combat le monstre puant. Elle fait partie d'une longue chenille qui se termine sur les toits où des hommes courageux arrosent les tuiles et les façades.

Le hurlement d'un charpentier qui passe sur le pont détourne, un instant, son attention. Le jeune homme cherche de l'aide, il veut que l'on sauve sa famille. Il dit que sa sœur, une enfant de cinq ans, est restée dans leur maison et que c'est grand péché de la laisser mourir ainsi.

— Trop tard, grogne le voisin de la servante. Elle doit être morte à présent.

Bathilde connaît l'apprenti charpentier qui passe fièrement devant l'auberge sans jamais y entrer ; elle a déjà vu sa sœur sauter à la corde devant leur maison familiale. Elle voudrait laisser choir les baquets pour lui apporter son aide mais l'homme, sur sa gauche, la tance pour ne pas réagir avec vélocité.

— Pour ceux qui sont à la Basse-Coste on ne peut plus rien faire.

Elle se ressaisit, empoigne le baquet et le passe à sa voisine. C'est ainsi qu'elle peut, comme saint Georges, terrasser le dragon : en passant l'eau qui sera jetée dans sa gueule puante. Elle se souvient d'avoir vu, sur une fresque,

le Saint enfoncer une lance dans une gorge qui crachait des  
flammes, c'est une icône qu'elle n'a pas oubliée